

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 4

Artikel: A tsacon son meti
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189650>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Oui, deux cents marcs environ, répéta le voyageur avec un aplomb superbe.

— Soit, monsieur les aura. Cent quatre-vingt-huit marcs ! Au moins, monsieur, pas un mot de tout ceci ; cela me coûte assez cher ainsi. Quelle journée, mein Gott, quelle journée ! et il sortit en chancelant.

— Splendide journée ! murmura le voyageur resté seul. Sitôt prêt, je file à Bâle. Et vogue la galère ; bien fin qui me rattrapera !

(25 déc.)

C. J-C.

A tsacon son meti.

« A tsacon son meti, et lè vatsès saront bin gardâès », s'on dit, et çosse l'est bin veré, kâ ne faut pas qu'on ramouneu aulè queri à màodré et ni qu'on monnâi fassè lo mârchand dè tserbon.

Lo cousin Jules à me n'onclio Sami est on tot fin mârchand dè vatsès, que cognâi tot asse bin lè z'âo-maillès qu'on protioreu la loi su lè subastachons, et que roudè totès lè fâirès, tant quiè mémameint pè la Comtâ et su France, et ma fâi y'ein a pou que pouéssont lâi appreindrè oquiè, rappoo à son commerce, kâ lè cognâi totès et iena per dessus.

Se s'ein étâi tenu à son meti, s'ein sarâi mi trovâ, et n'arâi pas vu lè z'étâilès ein pliein midzo, coumeint cein lâi est arrevâ y'a on part dè teimps, quand l'a volliu fèrè boutséri. L'avâi eingraissi on caïon, et na pas preindrè on tiâ-caïon po administrâ se n'anglais dè Payerno, l'a volliu cein fèrè li-mémo avoué son valet, qu'avâi z'âo z'u étâ dein lo défrou, et que sè peinsâ d'assomâ lo bétion à la mouda dè la vela, dévant dè lâi pliantâ lo couté à cou. Po cein, l'avâi prâo réson, kâ po derè la vretâ, cein fâ maubin dè vairè pliantâ cé couté tandi que lo pourro portset, onco viveint, fâ dâi dzevetâfès, dâi sielliâfès et dâi ranquemellâfès à vo remoâ lè boués dè pedi, et quand on vâi ressailli ellia lama tot einsagnolâie et piclliâ cé sang dein lo seillon, vâi mâ fâi se cein ne vo fâ pas veni la pé dè dzenelhie.

Quand don l'ont vollieu mettrè bas cé animau, lo valet à Jules preind onna maillotse po éterti la bête ; mâ quand l'a prâi se n'eimbriyâte po lâi bailli on bon pétâ, *crac!* lo mandzo dè la maillotse sè trossè, et lo maillot sè va reimbotsi contrè la frimousse dâo père, drâi su lo naz, que ma fâi lo pourro diablo a vu tot épéluâ, et que l'a du sè demândâ se son valet lo pregnâi po lo caïon.

— « Se te ne sâ pas mi tiâ lè caïons què cein, ne faut pas t'ein méclliâ ! » se fe à son valet ein bordeneint, et ein portant la man ique iô cein lâi fasâi mau, et lo pourro coo, tot étourlo dè cé atout, a du s'eetimâ ben'ézo d'être onco ein viâ.

Ora, ditès-mè vâi on pou : n'arâi-te pas mi fé dè preindrè on tiâ-caïon et dè sè conteinta d'allâ bliossi lo couâi dè sè vatsès et dè vairè se tsaquena avâi 'na balla cornire, on bio quiuâ et se l'avâi lo livro franc dâi quatre tétets ? kâ, vâidè-vo : à tsacon son meti dein stu mondo.

QUAND FINIT LA JEUNESSE

VI

Tandis qu'affaissée dans un fauteuil elle balbutiait ces mots, elle entendit marcher dans le salon près de sa chambre, et, une seconde après, on frappa timidement.

— Qui est là ? Que voulez-vous ? — s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée.

— Madame... je ne voudrais pas vous déranger ; mais pourtant... si vous vouliez venir?... Il me semble que la petite est bien mal.

A ces mots, Gabrielle se leva en chancelant et alla ouvrir à la nourrice.

La pauvre femme, debout devant elle, avait le teint pâle, les lèvres tremblantes, les yeux gonflés ; il était aisé de voir qu'elle était accablée par le chagrin et l'inquiétude.

— Je vous en prie, dit-elle, — venez, Madame, voir l'enfant. Cette pauvre petite n'a fait que crier tout le jour. Vers le soir, cependant, elle s'est assoupie, mais bientôt elle s'est réveillée en poussant un cri affreux, et puis ses petits membres sont devenus tout raides et ses joues violettes. Elle ne remue plus, elle ne voit plus, et encore elle a bien de la peine à souffler.

— Vite, qu'on coure chez le docteur ! — dit Gabrielle, en s'élançant dans l'escalier qui conduisait à la chambre de la petite.

Elle pensa bien aussi, un instant, à envoyer appeler Alfred. Mais Alfred, qui accompagnait rarement sa femme dans les bals dont il était las, passait toutes ses soirées à son cercle et n'en revenait que fort tard.

La jeune mère se trouva donc seule, effrayée, tremblante, auprès du berceau de son enfant. Et ce qu'elle y voyait, ce qu'elle y pressentait, était certes bien fait pour l'abattre, et, peut-être, pour la foudroyer.

Comme l'avait dit la nourrice, la pauvre petite n'avait plus de couleur, plus de voix, plus de regard. Ses petits poings étaient crispés, ses lèvres serrées et bleuies. Parfois elles s'entr'ouvraient avec peine pour laisser passer un souffle faible, rare, haletant ; on eût cru voir alors se pâmer le bec rose d'un petit oiseau qui se meurt. Le front, pâle et glacé, déjà égayé de quelques boucles brunes, était humide d'une sueur froide et épaisse, dont les gouttelettes semblaient se fixer sur la peau. Par moments, une brusque secousse agitait les membres frêles, et puis ce pauvre petit corps reprenait sa raideur et son immobilité. Aline n'était pas morte encore, mais, en voyant sa pâleur, en écoutant son souffle, on pouvait bien se dire qu'elle allait bientôt mourir.

C'était là ce que voyait Gabrielle, agenouillée, penchée sur le berceau, les regards fixes, la bouche muette, les mains crispées. Tandis qu'elle regardait la pauvre petite fille, mille douleurs nouvelles s'éveillaient pour la déchirer, et une voix navrante murmurait dans son cœur :

— « Regarde cette enfant, cette enfant qui va mourir. Elle t'avait pris, vraiment, ta santé, ta beauté, ta force, mais elle te les aurait payées en baisers, en espoirs, en amour. Tu te serais, avec joie et orgueil, retrouvée dans ses traits purs, dans ses beaux yeux. Elle t'aurait dit bientôt « Petite maman » dans un de ses plus doux sourires. Et rien qu'avec ces deux mots-là, elle t'aurait rendu, la fée charmante, toute ta gloire, ta jeunesse, et les charmes des jours passés. C'est là qu'était ton vrai trésor, ton avenir, ta vie... Mais tu as tout négligé, tout méprisé, tout méconnu. Et maintenant, pour te punir..., voici ta jeunesse qui disparaît, ton trésor qui s'en va, et ta vie qui s'envole ! »

Et, tandis qu'elle se tenait toujours là, à genoux, ses mains tréblaient, ses lèvres se serraient et ne parve-